



L' empereur,
miroir du Japon

Michinori Kobayashi

L'empereur, miroir du Japon

Kobayashi Michinori

Après la défaite du Japon en 1945, l'empereur, soucieux de reconforter son peuple prostré, entreprit de parcourir le pays, que la guerre avait laissé dans un état de dévastation totale. Il se rendit dans toutes les régions pour consoler les familles des défunts et les blessés, prodiguer ses encouragements aux sinistrés et aux orphelins, visiter les victimes de la bombe atomique, adresser des paroles chaleureuses aux mineurs de fond.

Songeant à mon peuple endeuillé par la guerre
je me suis mis en route.

Ce poème dit bien à quel point l'empereur avait le cœur lourd. Encouragés par ses paroles, les Japonais se mirent à envisager l'avenir avec confiance. On l'a déjà dit à maintes reprises, mais il faut le répéter : l'empereur a joué un rôle considérable dans le relèvement de notre pays après la guerre.

Je me réjouis du courage de mon peuple
qui, oubliant son infortune, se presse pour
m'accueillir.

Comme on le voit ici, les sentiments du peuple, sa tristesse et son espoir, se reflètent dans le cœur de l'empereur qui en renvoie un écho identique. Ce jeu de reflets entre l'empereur et son peuple sous-tend depuis toujours la relation qui unit les Japonais et leur souverain.

Kobayashi Michinori Né en 1944. A fait des recherches en philosophie occidentale à l'Université de Kyôto. Actuellement maître de conférences à l'Université de Fukui. Auteur de *Yokubô no taisei — gendai bunmei no yukue (La structure sociale du désir : orientation de la civilisation moderne)* et *Wareware ni totte kokka to wa nani ka (Que représente pour nous la nation ?)*.

L'empereur, miroir du peuple

L'empereur est un miroir qui réfléchit tous les actes, attitudes et émotions du peuple. Quand les Japonais voient leur image ainsi reflétée, ils deviennent une entité unique qui se confond avec l'empereur. Inversement, par ce reflet qu'il leur donne d'eux-mêmes, le souverain ne forme plus qu'un avec ses sujets. En lui la multitude devient une et de son être unique découle la multitude. Cette relation transparait au cours des entrevues publiques que l'empereur accorde à des représentants des diverses catégories sociales, quand tour à tour il leur parle et leur prête une oreille attentive.

C'est de cette forme d'échange, qui remonte aux temps les plus anciens, que relève par exemple la réunion poétique du *Nouvel An*. A cette occasion, l'empereur s'imprègne des sentiments évoqués dans les myriades de poèmes écrits par ses sujets et en reflète l'esprit dans des vers de sa composition. Là encore, il est le miroir qui unifie la diversité. L'ancienneté de cette fusion de l'empereur et du peuple est attestée par les nombreuses anthologies poétiques impériales, qui comprennent une grande variété d'œuvres écrites par des personnes de tous rangs, de l'empereur lui-même au plus humble de ses sujets.

L'empereur, bien évidemment, ne reflète pas seulement la vie culturelle mais aussi la vie politique du pays. Au cours de l'histoire du Japon, de nombreux dirigeants se sont succédé au pouvoir et ont gouverné la nation, mais l'empereur a toujours été la source spirituelle du gouvernement, qu'il observait avec une attention toute paternelle.

Des trois objets sacrés que les empereurs préservent depuis l'âge légendaire des dieux — le miroir,

le sabre et le joyau — le miroir est le plus important. D'après le *Kojiki*¹, ce miroir fut légué par la déesse du soleil, Amaterasu Ōmikami, à son petit-fils Ninigi no Mikoto, fondateur de la lignée impériale, avec la recommandation suivante : « Regarde ce miroir comme mon esprit et vénère-le comme s'il s'agissait de moi. » L'empereur est donc le grand-prêtre du miroir et sa personne en est l'incarnation mystique.

Le sabre et le joyau symbolisent, l'un le politique et le militaire, donc le pouvoir, l'autre l'étude, l'art et la religion, autrement dit la culture. C'est le miroir qui, en réfléchissant cette diversité, crée l'unité. En incarnant le miroir, l'empereur du Japon devient donc le reflet de toutes choses, et en ce sens on peut dire qu'il unifie, symbolise et exprime la culture japonaise.

L'abnégation impériale

Si l'empereur est un clair miroir qui reflète toutes choses, son esprit doit rester immaculé, sans trace d'ego. C'est vers ce but que, en tant qu'être vivant, il doit tendre sans cesse, par un entraînement spirituel permanent. De tout temps, les empereurs s'y sont astreints par la pratique des rites shintō et de l'art poétique.

Cette abnégation a été cultivée par tous les souverains du Japon. On en donne souvent pour exemple le cas de l'empereur Daigo (885-930), qui par une nuit de neige, songeant au froid dont souffrait le peuple, se dévêtit pour mieux méditer. Ou encore celui de l'empereur Gonara (1496-1557) qui, inquiet devant les soulèvements et les épidémies qui affligeaient le pays, recopia d'un trait le *Sūtra Prajñāpāramitā-hṛdaya* et y inscrivit en post-scriptum : « Je suis profondément peiné de n'être pas ceint de vertu, comme il siedrait à celui qui est à la fois un père et une mère pour le peuple. » Sans remonter si loin, la décision de l'empereur actuel de recommander la capitulation du Japon en 1945 est elle aussi une manifestation de cet esprit de renoncement dont font preuve les souverains japonais pour soulager la souffrance du peuple.

Quoi qu'il advienne de moi,
j'ai mis un terme à la guerre,
seul m'importe mon peuple mourant.

C'est ce même esprit de sacrifice qui le poussa, lors de sa rencontre avec le général MacArthur en

septembre 1945, à proposer de prendre sur lui l'entière responsabilité de la guerre et de livrer son sort aux autorités d'occupation. Encore une fois, son seul but était de venir en aide à son peuple affamé.

En ressentant et transcendant personnellement le sort tragique du Japon avant, pendant et après la guerre, l'empereur révéla la pureté immaculée d'un cœur qui a touché les frontières ultimes de la vérité absolue.

Fusion de la pensée nationale

Si l'empereur a la faculté d'unifier le peuple, c'est qu'il joue le rôle de lien spirituel entre les citoyens. C'est ainsi qu'il préserve l'identité de la nation et assure sa continuité en tant que communauté. Pour le Japon, l'empereur est principe de stabilité.

La pensée populaire ainsi unifiée n'est pas un simple agrégat d'idées éparses. C'est une pensée commune, nourrie depuis les temps les plus anciens par le langage et les coutumes, l'histoire et la tradition, la culture et la religion. L'empereur est le symbole de cette pensée commune, ainsi que l'a écrit le philosophe et historien Watsuji Tetsurō, qui a défini l'empereur comme l'expression de toute la pensée de la communauté culturelle qu'on appelle Japon.

La permanence, au cœur de la nation, de l'autorité spirituelle de l'empereur a permis aux détenteurs du pouvoir réel de légitimer leur gouvernement et leur action politique. Si, historiquement, il n'y eut aucune tentative pour usurper le trône ou abolir le système impérial, c'est parce que la position de l'empereur n'est pas liée au pouvoir temporel mais à une autorité spirituelle. Ce rôle d'unificateur de la volonté nationale il le joua tout au long de l'histoire de notre pays. Même durant la période de luttes intestines des XV^e et XVI^e siècles, au milieu de l'anarchie générale, ce statut ne fut jamais remis en cause, pas plus qu'il ne le fut lors des soulèvements de la fin de l'époque des Tokugawa, ou au moment de la défaite de 1945.

On a dit que tous les gouvernants japonais — depuis les aristocrates anciens jusqu'aux dirigeants actuels, en passant par les guerriers de l'époque féodale — se sont servis de l'empereur ; mais là précisément réside la valeur du système impérial. Comme l'empereur, symbole de la pensée commune, unit le peuple par sa seule autorité spirituelle, il est plus facile de l'utiliser que de le renverser. Dans un sens, c'est ce que fit MacArthur lui-même pendant l'occupation, et c'est ce qui ex-

1. Chroniques rédigées au VIII^e siècle, qui rapportent la genèse de l'archipel japonais et de l'Empire. (N.D.L.R.)



La garden party annuelle de l'empereur lui permet de rencontrer des représentants de divers segments de la société japonaise. On le voit ici s'entretenir avec Yanagiya Kosan (à droite), conteur de rakugo (art comique traditionnel).

plique que sa politique n'a que trop bien réussi. Même s'il le réduisit à sa plus simple expression, MacArthur protégea le système impérial et permit à l'empereur de continuer à jouer son rôle d'unificateur de la nation.

Certains voient dans ce système une monarchie féodale absolue ou un régime bourgeois. Mais l'empire existait bien avant la féodalité, et à plus forte raison avant la société bourgeoise, et il ne fait aucun doute que les tenants de ce genre de théories verront leurs arguments s'effondrer devant la pérennité du système impérial.

Séparation de l'autorité et du pouvoir

Depuis les temps les plus anciens, le Japon a eu une structure politique à deux niveaux, où l'autorité et le pouvoir — ou encore la vertu et la force — étaient séparés et répartis entre l'empereur d'une part et les dirigeants du moment de l'autre. C'est notre forme traditionnelle de gouvernement, et la Restauration de Meiji n'y a rien changé. En fait, si, à cette époque, on adopta le système de monarchie constitutionnelle, c'est parce qu'il était compatible avec la tradition japonaise.

La monarchie constitutionnelle prit forme au XVII^e siècle, en Angleterre principalement. Elle se présentait comme une solution de compromis au conflit entre l'autorité du souverain et le droit des citoyens. Elle plaçait le roi — symbole de l'autorité — et le gouvernement — représentant du pouvoir — sous le contrôle de la loi. Dans un sens, le système impérial japonais implique une séparation similaire entre autorité et pouvoir, mais il s'est développé dans la paix, et non dans un contexte

d'affrontement entre le monarque et le peuple comme en Europe.

Du fait de l'existence en son centre d'un empereur-miroir qui reflète le sentiment populaire, la nation japonaise n'a jamais sombré dans l'anarchie, en dépit de multiples changements de gouvernement. Dans toutes les crises, c'est de lui qu'émanait la légitimité des transferts de pouvoir. Si, par exemple, en 1868 les rênes du gouvernement purent passer du shogounat des Tokugawa aux clans de Satsuma et de Chōshū sans qu'il y eût une véritable guerre civile, c'est parce que les deux parties en présence reconnaissaient l'autorité de l'empereur. Ce qui se passa, en somme, c'est que le shōgun rendit le pouvoir au souverain qui à son tour le remit aux dirigeants de Satsuma et de Chōshū, partisans de la restauration. En faisant de l'empereur la source du pouvoir, le système facilite les transitions.

Dans les pays européens, où se sont succédé de multiples dynasties, ce processus était impossible. Au Japon, il a joué un rôle important dans toutes les crises que le pays a connues au long de son histoire. Les exemples abondent, mais on peut citer le transfert de la capitale à Nara en 710, puis à Kyōto en 794, la Restauration de Kenmu de 1333 à 1336 lors de la vacance de pouvoir entre les shogounats de Kamakura et de Ashikaga, la chute du shogounat des Tokugawa, la tentative de coup d'Etat perpétrée le 26 février 1936 par de jeunes officiers de l'armée de terre, et l'annonce par l'empereur, le 15 août 1945, de la reddition du Japon et de la fin des hostilités. Durant toutes ces périodes difficiles, l'empereur était entré en scène et avait assumé directement le pouvoir.

Même la défaite de 1945 ne put ébranler l'institution impériale. L'obéissance implicite due au souverain était ancrée dans les consciences depuis si longtemps que la nation resta unie et que l'armée put cesser les combats dans l'ordre. L'empereur détenait alors une autorité quasiment mystique.

Dans ces conditions certains se sont demandé pourquoi l'empereur n'a pas empêché la guerre, puisqu'il y était opposé. La raison en est simplement qu'au moment du déclenchement des hostilités, tous les Japonais considéraient que la guerre était la seule solution possible, et malgré son opinion personnelle, l'empereur, miroir de la volonté nationale, ne pouvait que refléter cet état d'esprit. La proclamation impériale qui déclare la guerre aux Etats-Unis et à la Grande-Bretagne, en décembre 1941, contient cependant cette phrase, ajoutée à la demande expresse de l'empereur : « Ceci n'est pas le fait de ma volonté. » Mais ce fut la seule fois qu'il émit un avis personnel. En agissant de la sorte, l'empereur voulait certainement se conformer à la lettre à la Constitution de Meiji. Mais plus fondamentalement encore, son attitude répondait d'une manière parfaite à la tradition japonaise, qui veut qu'en toute circonstance ce soit le peuple qui décide.

L'empereur et le shintoïsme

Très tôt dans son histoire, le Japon a abandonné le système de gouvernement théocratique et séparé les fonctions religieuse et politique. Par temps de crise, ces fonctions étaient temporairement réunies, mais dès le danger passé, elles étaient à nouveau dissociées. Ce processus récurrent, qui permit au Japon de conserver son identité tout en s'adaptant aux circonstances, reflète la sagesse politique du peuple japonais.

Un facteur important de cette préservation de l'unité nationale est le fait que depuis toujours l'empereur célèbre les rites shintō. Tout empereur est également un prêtre, qui intercède auprès des divinités pour assurer la paix et la sécurité de la nation. Tout peuple doit avoir un principe sacré : pour le Japon, il réside dans la célébration des rites shintō.

Le shintō n'est pas tant une religion qu'un « locus », qui accueille et reflète aussi bien le bouddhisme et le confucianisme que le christianisme ou même la culture occidentale moderne. Le pur esprit révéral par le shintō constitue l'espace vital de cette structure culturelle flexible, typiquement japonaise, où tout peut coexister. Le christianisme,

par exemple, se répandit dans le pays avec une rapidité étonnante, vers le milieu du XVI^e siècle. S'il n'avait pas servi à occulter les ambitions territoriales des Espagnols et des Portugais, il n'aurait sans doute jamais été proscrit et le Japon n'aurait pas connu deux siècles et demi de repli sur soi.

La mentalité japonaise est dotée d'une flexibilité qui lui permet de tout assimiler. Ainsi, la culture occidentale, lorsqu'elle fut introduite à l'ère Meiji, fut reçue tout à la fois avec candeur et curiosité. Même le socialisme et le communisme seraient acceptables à condition qu'ils ne détruisent pas le miroir qui constitue l'esprit des Japonais. Evidemment, dans ce cas, ils se transformeraient pour devenir des idéologies typiquement japonaises.

En fait, à différentes époques, les empereurs ont pratiqué les enseignements du Bouddha sans cesser pour autant de célébrer les rites shintō. En font foi les titres religieux décernés par maint empereur à des bonzes de haut rang. Dans le même esprit, à l'ère Meiji, la famille impériale a adopté les us et coutumes des maisons royales européennes, se posant ainsi en modèle de la modernisation du Japon. Certains chrétiens japonais contemporains considèrent que le système impérial est incompatible avec leur foi religieuse, et n'en finissent pas de le critiquer. Sans ce dogmatisme, peut-être le christianisme se serait-il lui aussi fermement implanté au Japon. Car l'empereur n'est pas seulement une entité politique, mais aussi et surtout une entité culturelle et religieuse, qui embrasse toutes les religions et les protège, sans parti pris. Source de l'essence politique, militaire, religieuse et culturelle du Japon, les rites shintō célébrés par l'empereur sont essentiels pour préserver l'identité de la culture japonaise.

Rites impériaux

Le cycle annuel des rites impériaux commence au Nouvel An, avec les prières offertes aux quatre points cardinaux. L'empereur se lève tôt le matin, alors que le reste du pays dort encore. Il se purifie, se vêt, et se rend dans le jardin attenant à un sanctuaire du palais nommé le Shinkaden, pour offrir ses prières aux ancêtres impériaux et aux divinités célestes et terrestres des quatre directions, afin qu'ils apportent paix et sécurité à la nation et au peuple japonais.

Les rites annuels les plus importants sont le Kanamesai et le Niinamesai. Au cours du premier, des céréales de la dernière moisson sont offertes en ac-



L'empereur repique des plants de riz dans la rizière du palais. Cette opération fait partie du cycle annuel des rites célébrés par la famille impériale.

tion de grâce à la déesse Amaterasu Ōmikami dans le Grand Sanctuaire d'Ise. Pour cette fête, un délégué est mandé à Ise, pour présenter, au nom de l'empereur, la première récolte de la rizière du palais impérial, où des rites similaires se déroulent simultanément. Lors du Niinamesai, l'empereur communit avec les dieux en partageant avec eux les produits de la nouvelle moisson, offerts en remerciement.

Le Daijōsai, qui a lieu après l'intronisation d'un nouvel empereur, est une version plus élaborée du Niinamesai. C'est par cette cérémonie que le souverain accède au rang de grand-prêtre shintō. En ce sens, l'empereur est tout à fait un être humain, au plus un représentant des dieux.

Cependant, observé dans ses détails, le Daijōsai se révèle être aussi un rite qui unit l'empereur à ses ancêtres au point qu'il ne forme plus qu'un avec eux. Le souverain se retire au plus profond du Daijōgū, sanctuaire édifié spécialement à cette occasion dans l'enceinte du palais impérial. Là il reçoit l'esprit de Amaterasu Ōmikami et renaît « héritier du ciel ».

Ayant ainsi acquis des qualités mystiques, l'empereur réalise une synthèse entre l'homme et le divin. Dans sa « déclaration d'humanité », pro-

clamée à la demande de MacArthur, il a annoncé que durant la période militariste, le Japon a eu tort de se prévaloir d'une supériorité raciale en raison du soi-disant caractère divin de son empereur. Mais il ne s'est pas « déclaré humain », car en tant que grand-prêtre shintō il l'a toujours été. D'un autre côté ce serait une erreur que de le priver totalement de son aspect divin.

Néanmoins, cette déclaration a été le point de départ d'une ouverture de la cour impériale vers le peuple japonais. La famille impériale a ainsi peu à peu adopté l'image de la famille idéale de la société de masse contemporaine. Mais, poussé trop loin, ce phénomène peut être dangereux, car il risque d'aboutir à l'avilissement d'une institution précieuse.

Certes, toute monarchie doit faire preuve d'un certain degré d'ouverture, mais elle doit aussi garder un certain mystère. L'empereur doit se mettre au niveau du peuple et s'identifier à lui, pour œuvrer avec lui à la prospérité de la nation. Là réside son aspect humain. Mais en tant qu'élément le plus sacré de la nation, il doit également conserver un aspect mystique. Cet aspect s'exprime dans les rites qu'il accomplit, rites qui sauvegardent l'identité et la pérennité du Japon. En ce sens l'empereur est le seul « Japonais absolu », et son rôle est de protéger ce qu'il y a de plus purement japonais en nous. Il est l'incarnation même de la culture japonaise.

L'identité culturelle du Japon se trouve aujourd'hui menacée par le désordre qui règne dans les cérémonies impériales, du fait de l'interprétation trop libérale accordée à l'idée d'une « cour ouverte » et du principe de séparation de l'Eglise et de l'Etat. Les rites impériaux et les mythes qui les sous-tendent n'ont certes rien de scientifique, mais ce n'est pas une raison pour les reléguer aux poubelles de l'histoire. Au plus profond d'elle-même, chaque nation a besoin de mythes. Ce sont eux qui protègent l'identité nationale, clef de l'enrichissement culturel et politique ainsi que de l'évolution historique. Au Japon, cette identité nationale est incarnée par l'empereur, miroir qui tout à la fois reflète et réconcilie la diversité et les contradictions inhérentes à la culture japonaise. (Avec l'aimable autorisation de Sankei Shimbun Sha)

D'après « Kagami to shite no tennō », extrait du mensuel Seiron, juin 1986, pp. 60-69 (abrégé d'un quart)

小林道徳 鏡としての天皇 正論1986年6月号